

## Le masque pervers

Jean-Pierre Winter

Qu'est-ce qu'une maladie honteuse ? C'est une maladie déclarée telle tant que les médecins ne savent pas la soigner. Comme par hasard, le plus souvent elle est sexuelle. Qui s'étonnera que ce soit là précisément que le docteur convertisse son défaut de savoir en une honte dont il habille l'autre ?

Honteuse, ça veut dire qu'on se pose à l'infini la question de savoir s'il faut ou non dire la vérité au patient, et si oui, comment.

Le plus souvent sexuelle, mais pas toujours, apparemment. Ainsi du cancer. Mais le cancer est-il une maladie sexuelle ?

Toujours est-il que, dans notre champ, un problème identique se pose – et nommément à propos de la perversion. La « perversion » y circule comme une maladie honteuse, soit donc comme une pathologie dont on ne sait pas trop quoi dire d'assuré. Alors le concept lui-même devient, sinon une injure, du moins un repoussoir. Il n'y a que les pervers pour bien parler de la perversion, disait Lacan un jour à Clavreul à la suite d'un topo que ce dernier avait commis sur le sujet – ce qui ne pouvait que le laisser logiquement flottant.

Aussi me suis-je demandé s'il était souhaitable que je parvienne à en bien parler ?

J'ai choisi de botter en touche et de vous parler de deux ou trois choses que j'ai élaborées à propos du masque pervers.

Le masque pervers est entendu ici comme ce qui devrait ou pourrait nous permettre de distinguer la conduite perverse, de la structure, si structure il y a, perverse.

Pour cela, partons de ceci : À Spinoza, le premier à affirmer que le désir est l'essence de l'homme, Freud répond en le prolongeant qu'il en va bien ainsi à condition de tenir fermement qu'il s'agit du désir en tant que sexuel.

Lacan y ajoutera, avec des accents spinozistes dans le séminaire du 11 mai 1976 (1) : « La perversion est l'essence de l'homme », ajoutant, toujours dans le registre spinoziste, « qu'il est fort *triste* qu'il en soit ainsi. » C'est tellement triste que la plupart d'entre nous, je veux dire, ceux qui s'imaginent, à tort ou à raison, névrosés, passent leur temps à le fuir, ce désir. Et pour cela ils s'allient à un autre maître : le sur-moi sous les auspices de l'idéal du moi.

C'est à peu près ce que dit Freud dans « Pour introduire le narcissisme » quand il déclare : « Si l'idéal du moi ne s'est pas développé, la tendance sexuelle se manifeste comme perversion (2). »

Phrase lourde de conséquences que je me propose d'examiner rapidement : cela intéresse évidemment la question de la formation de l'Idéal du Moi.

D'où le fait, affirmé par Freud, que la perversion est bien l'essence de l'homme, ce qu'il appelle son innéité, que, comme il dit, « tous les hommes ont la perversion en partage » (Dora), et qu'en somme la perversion c'est la normalité. D'autant plus que ce qui varie d'un homme à l'autre n'est donc pas qu'il y ait ou non perversion, mais son intensité, qui peut aller de la simple inhibition à la fixation accompagnée d'exclusivité.

La perversion, dit Freud, il est bon de le rappeler ici et là, est *humaine et originelle* (Dora).

Elle concerne ce que Lacan a abondamment développé dans le séminaire sur *L'éthique*, à savoir notre tendance originellement cannibalique d'une part, et sadique de l'autre.

Ceci étant, il me semble qu'on n'a pas suffisamment insisté à ce jour sur la parenté que pose Freud entre inhibition et perversion.

Il va jusqu'à dire que, le plus souvent, les perversions « consistent en un arrêt aux actes préparatoires du processus sexuel ».

Autrement dit, le pervers se différencie du névrosé en ce qu'il n'a pas même essayé ou tenté d'aller jusqu'au processus du refoulement, s'en tenant à l'inhibition. Dès lors, la perversion apparaît comme un processus refoulant et non, comme dans la névrose, l'effet d'un refoulement.

C'est la raison pour laquelle Freud identifie le souvenir-écran récurrent comme un équivalent du fétiche. Il n'est pas une production due au refoulement, il est, comme le trauma, la force refoulante même.

Dans l'*Entwurf*, Freud tente d'expliquer le choix entre perversion et névrose à partir de la bisexualité fondamentale. C'est, dit-il, un excès de décharge mâle et donc de plaisir qui conduit à la perversion.

Tandis que l'excès de déplaisir, qu'il considère comme étant un privilège *féminin*, conduit à l'élaboration de mécanismes de défense, au premier rang desquels il faut ranger le refoulement.

Mais alors, à partir de quoi s'évalue l'excès ou de plaisir ou de déplaisir ?

C'est en ce point que Freud, me semble-t-il, rejoint le problème de la formation d'Idéal.

Car cet excès ne peut s'évaluer que sur l'échelle qui va de la prédisposition sexuelle, ou de l'innéité à l'Idéal. Il en résulte que l'appréciation de ce qui est pervers et de ce qui ne l'est pas souffre, selon les mots mêmes de Freud, de « relativisme culturel », ce dont notre époque témoigne abondamment.

Il fut peut-être même un temps historique où l'Idéal se confondait avec le point de perversion originaire. Ainsi Freud évoque-t-il dans l'*Entwurf* qu'« il faudrait considérer les perversions dont le négatif est l'hystérie comme les traces d'un culte sexuel primitif qui fut peut-être même, dans l'Orient sémitique, une religion (Moloch, Astarté) (3) ».

Il aurait pu tout aussi bien faire référence à la civilisation romaine, et je vous conseille sur le sujet l'ouvrage roboratif de Jean-Noël Robert *Éros romain*.

Peut-on faire l'hypothèse que, lorsque les deux points de cette échelle sont totalement confondus, nous avons à faire à la paranoïa, à la folie originelle ?

Toujours est-il que si l'hystérie est le négatif de la perversion, il est des cas où il n'est pas évident de faire la différence entre négatif et positif. Car il est des cas, qui ne sont pas rares, où le névrosé, pour mieux dissimuler ce qu'il cache, se contente de le montrer.

Sa conduite est alors perverse mais elle est à entendre justement comme un mécanisme de défense.

C'est ce que j'ai essayé de montrer dans mon livre en travaillant le personnage de Don Juan.

Ce qui est refoulé par Don Juan c'est l'amour du père. Ce qui fait sa névrose c'est justement que, quelle que soit sa conduite, il maintient le refoulement sur le père, c'est-à-dire et c'est toute sa problématique, qui le distingue d'un fidèle de Moloch, son refus de *l'incarnation*. En ce sens, le pervers est justement celui qui ne la refuse pas. Et, curieusement, ne pas refuser l'incarnation équivaut à se détourner du père pour rendre un culte à la mère toute phallique.

Le pervers est celui qui, non seulement ne se détourne pas du pouvoir – n'oublions pas ce qu'avance Freud, à savoir que la cruauté originelle est un effet de la pulsion d'emprise – mais encore celui qui s'en fait l'instrument.

Voir à ce sujet Eichmann.

Ajouterai-je à ce que dit H. Arendt ce que Lacan a démontré dans « Kant avec Sade », à savoir qu'en son fond, l'impératif catégorique de Kant, posé comme universel, donne sa forme à la maxime sadienne : « J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'aie le goût d'y assouvir. » « Telle est la règle, ajoute Lacan à point nommé, où l'on prétend soumettre la volonté de tous, pour peu qu'une société lui donne effet par sa contrainte. » (4) Mais quand une société produit cette contrainte, elle ne met pas en œuvre l'universalité de la maxime – piège dans lequel, y succombant, Eichmann s'est aperçu qu'il quittait Kant –, elle met en œuvre sa généralisation. Et tous ont entendu que, dans la distorsion qu'Eichmann fait subir à la maxime kantienne, l'essentiel réside en la substitution du désir de l'Autre, celui de la maxime, au désir du Führer. C'est pourquoi, loin de nier l'existence de l'Autre, le pervers y « pétrifie sa jouissance, devenant le fétiche noir où se reconnaît la forme bel et bien offerte en tels temps et lieu, et de nos jours encore, pour qu'on y adore le dieu ».

Clairement là, le pervers dans tout ce que vous venez d'entendre, se fait, non l'objet du désir de l'Autre, mais l'instrument de sa jouissance.

La solution névrotique, elle, nous est donnée par la religion sémitique qui, historiquement, a négativé les cultes de Moloch et d'Astarté.

Ainsi peut-on trouver au chapitre II du *Pirqué Avot* – le « Traité des Pères du monde » – l'avertissement suivant : « Prenez garde aux gouvernants car rien ne les rapproche des hommes sinon leur propre intérêt, ils apparaissent comme des amis tant qu'il y va de leur gain, mais ils n'accordent aucun soutien à l'homme au moment de sa détresse. »

Ce que le Chap. I annonçait sous la forme : « [...] Aime l'ouvrage, hais la fonction dirigeante et ne cherche pas à approcher du pouvoir. » C'est une autre éthique, vous en conviendrez.

En ce sens nous pouvons reconnaître dans l'amour de l'incarnation, qui est amour du pouvoir, un trait sûr permettant de distinguer entre deux conduites perverses, celle qui relève de la névrose et celle qui relève de la perversion.

Le pervers, disons-nous, n'est pas sans aimer le pouvoir ; l'hystérique n'est pas sans le haïr, ce qui ne les empêche ni l'un ni l'autre de le désirer, mais là où l'un s'en fait

l'instrument, l'autre le divise entre son désir et sa fonction.

La question que nous pose, dès lors, un ou une hystérique, reste bien celle de savoir ce que veut une femme ; mais, autrement habillée, la question devient : que veut un maître ?

En fait, il n'y a pas fondamentalement de différence entre ces deux formulations et il est pour moi certain qu'une analyse pousse le sujet vers cette question bien qu'il fasse souvent tant de manières pour ne pas la formuler, alors qu'il ne pense qu'à ça.

Lacan, dans le séminaire sur *L'Identification*, dit ceci : « Est-ce que ce n'est pas là que commence la dimension morale, qui n'est pas de savoir quel devoir nous devons accomplir ou non vis-à-vis de la Vérité, ni si notre conduite tombe ou non sous le coup de la règle universelle, comme le veut E. Kant, mais si nous devons ou non satisfaire au désir du tyran. »

Or l'Autre, cet Autre dont on se demande ce qu'il veut, et auquel l'hystérique répond par la construction de son phantasme, il se trouve que, dans notre vie quotidienne, il est différemment incarné : gouvernants, maîtres ou sous-maîtres, conjoints, voire enfants...

C'est dire que l'Autre n'est pas seulement un lieu, un concept, il ne le devient, et vide par-dessus le marché, qu'au prix d'un immense travail dont la psychanalyse n'a pas, loin de là par les temps qui courent, l'exclusivité.

De sorte qu'à la question : Devons-nous ou non satisfaire au désir du tyran ? il n'est pas possible de répondre sans commencer par interroger le désir de celui qui, en l'occasion, vient en occuper la place.

Comment pourrait-on résister à satisfaire le désir du tyran si nous nous interdisons, au nom d'un pseudo-réalisme qui n'est le plus souvent que le masque infâme de la jouissance pétrifiée, le travail qui consiste à le débusquer là où il s'incarne ? Et ce travail, comment pourrions-nous le conduire à bien sans haïr, comme dit le Talmud, ceux qui exercent le pouvoir ? Car la haine ici remplit sa fonction séparatrice du Moi et de l'Autre, rappelant au Roi qu'un Roi qui voudrait obtenir les prérogatives dues à sa fonction est un fou. *Le Traité des Pères* rappelle utilement que, si le pouvoir est inévitable et destiné à gérer le bien commun, celui qui l'exerce n'a, lui, d'autre visée que son bien propre.

D'où il s'avère qu'il est plus aisé finalement de s'infliger la castration, de la réclamer même, que de la reconnaître chez l'Autre, quitte à la refouler à nouveau.

D'où aussi qu'il ait fallu attendre si longtemps pour que soit posée la question de la haine de Dieu. Pour ce faire, il fallait de l'imagination, et s'il y a bien quelque chose dont le pervers manque, c'est d'imagination. L'imagination n'est pas pour lui forclosée comme chez le psychotique, elle est le manque qu'il désavoue, comme le disait Baudelaire « de la beauté, son rêve de pierre ».

Reste au névrosé la consistance de l'imaginaire qu'il porte, qu'il supporte et qui le déporte. Quand lui-même en manque, aux confins du réel et du symbolique, là où il est impuissant à imaginer ce que peut être la jouissance du pervers.

1. Passage cité dans mon livre : *Les errants de la chair, études sur l'hystérie masculine*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, p. 189

2. S. Freud, « pour introduire le narcissisme », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF.

3. S. Freud, *Projet de psychologie scientifique*, dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 167

4. J. Lacan, *Écrits*, p. 768-769.